

Combien suis-je ?

« Vous verrez... » m'avait dit sa traductrice et amie Marie-Pierre Bay. « Vous verrez que vous serez sa dernière conquête ! »

Aux Etats-Unis, Isaac Bashevis Singer passe, encore aujourd'hui, pour un incroyable « womanizer ». Pas un Don Juan – petit, roux, le crâne dégarni et les oreilles décollées, il n'en avait guère le physique -, mais pour un homme qui aimait les femmes. Sincèrement. Profondément. Incorrigiblement. Comme Max Barabander dans Le Petit monde de la rue Krochmalna. Comme Herman Broder dans Ennemies. Comme Herz Grein dans Ombres sur l'Hudson. Et comme, en définitive, presque tous ses héros masculins, capables de jongler, comme il le faisait lui-même dans la Varsovie d'avant guerre, entre de multiples chambres de bonne – une par liaison, histoire de bien faire les choses !

On raconte que le jour de la remise du prix Nobel, Isaac Singer demeurait introuvable. Les journalistes se pressaient dans les salons du Grand Hotel de Stockholm pour l'interviewer, mais Singer avait disparu. On finit tout de même par le retrouver. Dans l'escalier, entre deux étages, il recueillait les confidences d'une femme de chambre en instance de divorce. Etait-il tombé sous son charme ? Prenait-il des notes mentalement pour un roman ou une nouvelle à venir ? Il l'écoutait en tout cas. Et les démêlés conjugaux de la dame l'intéressaient autrement que les questions de la presse internationale.

La conséquence, c'est que rares sont les romanciers qui ont peint avec une telle finesse les replis secrets de la psyché féminine. C'était son idéal d'ailleurs : « être le serviteur de deux idoles, les femmes et la littérature ». Mêler les deux lui paraissant naturel, Singer n'envisageait pas la vie sans vies parallèles. C'est ce qui m'a frappée tout de suite quand j'ai commencé à le lire. Cette posture qui consiste à être constamment entre deux, à moins que ce ne soit entre trois, quatre ou plus peut-être. En tout cas à être résolument « entre ». Pas seulement entre deux continents, (l'Europe et l'Amérique), entre deux langues (le yiddish et l'anglais) ou entre deux mondes (le « Monde d'hier » comme l'appelait Stefan Zweig et la modernité d'après-guerre). Non, ce qui m'intriguait le plus, c'était son incroyable aptitude à voler d'une femme à une autre, puis à une autre encore, tout en donnant l'impression d'être lui-même avec toutes, et de n'en trahir véritablement aucune. Un peu comme le soleil sur la plage : le nombre de celles qui s'y exposent aura beau croître, toutes recevront in fine la même quantité de chaleur.

C'est qu'il y a chez le héros singerien une formidable propension à la démultiplication. Ou plutôt à la division. Chaque être est un et indivisible, dit-on ? Pas chez Singer ! De chaque relation humaine naît un nouveau personnage. Un personnage dont l'âge (enfant, adulte, homme mûr..), la fonction (fils, grand frère, petit frère, amant, mari, père...) et même la dominante sexuelle varient. Et comme toutes ces variables sont susceptibles de bouger en même temps, le nombre de combinaisons est gigantesque. Je n'est pas un autre, chez Singer. Je est mille autres. Et il faut additionner ces « autres » souvent foncièrement différents, les mettre bout à bout, pour qu'apparaisse enfin une forme. Une figure qui les contient et les rassemble tous. Un motif dans le tapis. Au fond, la question essentielle chez ce grand écrivain n'est pas « Qui suis-je ? », mais « Combien suis-je ? »

Alors bien sûr, on peut parler - comme d'habitude à propos de Singer - du yiddishland et l'imaginaire ashkénaze, des hassid en caftan et des garçons à papillotes, de l'odeur de blintzes et de foie haché qui monte de ses pages, du petit monde qui grouille dans tous les recoins de la rue Krochmalna. On peut parler des

cadavres s'en allant danser et des dybbuks qui hantent bon nombre de ses nouvelles. De l'idée, qui lui tenait à cœur, qu'il faut réhabiliter la spiritualité, l'irrationnel, le merveilleux, la pensée magique, parce que « le monde est rempli de puissances que nous ne connaissons pas ». On peut parler de son extraordinaire talent pour faire vivre – avec la joie, la détermination et le sens de la responsabilité que cela suppose – un monde enfoui s'exprimant dans « la langue de personne »...

En ce qui me concerne, c'est autre chose que Singer m'aura fondamentalement apporté. La possibilité d'accepter l'idée d'un moi en miettes - donc inconnaissable. Comme une part étrangère et imprévisible de nous-même. Une manière pourtant de se réconcilier avec tous ceux que l'on est. De déjouer les malentendus entre soi et soi-même.

Pour cela, sa traductrice avait raison, j'avais beau écrire sa biographie plusieurs années après sa mort et avoir peine à croire aux « conquêtes posthumes », je suis définitivement tombée sous son charme.